

La Situation

Karim
Miské

Les Avrils

*Et vous, qu'est-ce qui vous manquerait le plus
si tout cela devait disparaître à jamais de
votre vie ?*

Françoise Héritier

N'importe qui d'autre me l'aurait demandé, je ne serais pas descendu. Mais l'invitation venait d'Éminé, ma meilleure amie, la personne la plus déterminée que j'aie jamais rencontrée. Il était 17 heures, elle voulait boire une bière en terrasse, profiter d'un rayon de soleil, partager un plaisir simple. Un désir parfaitement légitime pour tout autre qu'un froussard dans mon genre. Car depuis le début de ce que l'on appelait, par un goût bien français de l'euphémisme, « la Situation », je me terrais chez moi, sans aucune intention de mettre le nez dehors tant qu'on ne serait pas sortis de ce chaos. Trois mois déjà que je passais mes jours et une bonne partie de mes nuits à naviguer d'un site à l'autre, à écouter la radio et à regarder les chaînes d'info en continu, histoire d'entretenir mon niveau de stress et d'angoisse. Bref, à observer en temps réel et bien au chaud dans le cocon protecteur de mon appartement, l'inexorable descente aux enfers du pays. À l'exception des livreurs et des visites de Tony et Éminé, mes seuls contacts avec le

monde extérieur s'effectuaient par écrans interposés. Pour être honnête, avant le 6 février, déjà, mon côté ermite avait commencé à se développer. L'éclatement du conflit m'avait fourni le prétexte ultime pour me laisser aller à la vie amniotique à laquelle j'aspirais depuis des années.

Pourtant, si mon corps était préservé des dangers, mon inconscient était, lui, en prise directe avec l'effroi. La nuit précédente, j'avais fait un cauchemar glaçant que je m'étais empressé de raconter à Éminé dans l'espoir de la faire renoncer à son projet de descendre au bar.

– Imagine, j'étais seul au milieu de l'avenue Parmentier. Partout, il y avait des ruines fumantes et des corps. La vision était si horrible que ça m'a réveillé. Quand j'ai ouvert les yeux, j'étais en sueur et j'avais encore l'impression qu'il y avait des cadavres tout autour de moi. Une rémanence macabre qui se mélangeait au calme de ma chambre et résonnait comme un reproche ou un avertissement. Alors, je sais pas, tu préfères pas monter ? J'ai de la Duvel au frais. La semaine prochaine, promis, on ira boire un coup, mais aujourd'hui, je le sens pas.

Elle avait ri d'abord.

– Non mais Kamel, tu t'entends parler ? « Une rémanence macabre », même quand tu racontes un cauchemar, tu ne peux pas t'empêcher de faire de la littérature.

Je me suis tu et elle aussi. Au bout d'un moment, elle a recommencé à parler. Sa voix était douce, empathique.

– T'es pas sorti de chez toi depuis le début de tout ce bordel, c'est bien ça ? Tu ne peux pas passer ta vie

enfermé, ou alors, tu vas vriller pour de bon. Allez, descends, je te commande une pinte d'IPA. Prescription spéciale du Dr Sadak. Approuvée par l'Académie de médecine dans les cas de vague à l'âme, d'angoisse de guerre, et même de panne d'inspiration.

Dans l'escalier, j'ai compté toutes les fois où Éminé avait feinté la mort. Elle avait commencé sa carrière de photjournaliste à vingt-deux ans en allant couvrir le siège de Sarajevo armée d'un Nikon. Après la Bosnie, elle avait mis le cap sur la Somalie avant d'enchaîner avec la Tchétchénie où elle avait accédé à la célébrité grâce à ses clichés de la bataille de Grozny. Depuis, elle n'avait cessé de documenter les conflits que cette maudite race humaine produisait en flux tendu d'un bout à l'autre de la planète. Quatre fois, grâce à sa vigilance, son instinct et un don certain pour se faire des amis, elle avait échappé au pire. Une bombe à Mogadiscio, une rafale de kalach à Soukhoumi, une autre à Kisangani, un jet d'acide à Tulsa. Après quarante-deux ans d'activité, elle était aujourd'hui en semi-retraite. Éminé était une pro du danger. Si elle estimait qu'on pouvait s'autoriser une pinte en terrasse, je lui faisais confiance. Et puis quelque chose en moi voulait croire que Chez Gilberte (le meilleur bar du quartier, opportunément situé au pied de mon immeuble et en face du sien) demeurait une oasis hors du temps, une zone libérée des contraintes du réel. Que Paris était toujours la ville magique qui avait accueilli Éminé quand, âgée d'à peine dix ans, elle

avait dû fuir Istanbul avec sa mère après l'assassinat de son père par les Loups gris. Sauf que le 6 février dernier, notre refuge avait basculé, avec le reste du pays. Ce jour-là, les miliciens de la Ligue française et leurs alliés de la Police nationale avaient envahi le palais Bourbon, assassiné huit députés non blancs et fait pendre Albertine Kouadio, la première femme noire à avoir jamais présidé l'Assemblée nationale. Pendant ce temps, notre président, Brandon Humbert, quittait Paris en toute discrétion. Comme si le sort tragique du quatrième personnage de l'État ne le concernait pas. C'est pourtant lui qui avait fait de cette syndicaliste respectée une femme politique de premier plan. Lui qui proclamait partout qu'elle incarnait l'avenir du pays. Mais Humbert est ainsi, il joue avec les idées comme avec les gens. Et bien malin qui, sur son visage lisse de VRP, peut distinguer ce qu'il pense réellement de ce qu'il est en train d'affirmer. Son intérêt (et celui de la classe des possédants à laquelle il a réussi à s'intégrer, lui, le fils d'une mercière de la Creuse, à force de travail, de volonté et grâce à son étonnante capacité à donner aux puissants les signes de soumission qui les rassurent, sans jamais sembler s'humilier pour autant) est sa seule boussole. Rien d'autre n'a d'importance pour cet ancien maire de Guéret, qui n'a dû son investiture qu'au bon vouloir de son prédécesseur et ne l'a emporté contre la candidate néo-fasciste qu'avec trois mille voix d'avance, 65 % des électeurs ayant préféré rester chez eux. Son tour de force a été de parvenir à créer un parti – judicieusement nommé Égalité – sans

jamais assumer publiquement la nature de son idéologie ultralibérale.

Véritable acte inaugural de la guerre civile, le massacre du palais Bourbon avait été diffusé en direct sur les écrans du monde entier mais Éminé n'arrivait pas à s'y faire. On était en France, non ? Les gens avaient un cerveau, ils allaient se ressaisir. Incapable d'intégrer la folie dans laquelle avait sombré son pays d'adoption, elle souffrait d'une forme aiguë de dissonance cognitive.

Elle était loin d'être la seule. Depuis trois mois, chacun y allait de sa théorie. Je me souviens d'une fois, au bar (c'était mi-février, au tout début des violences, ma dernière sortie avant que je m'enferme dans mon appart), où elle était en grande discussion avec Erwan Biziou, son amant, un gamer sur le retour dont le plus haut fait d'armes était d'avoir remporté au milieu des années dix (pas moyen de me souvenir si c'était en 2014 en Pologne ou en 2015 en Allemagne : à force de s'entendre sans cesse raconter les mêmes histoires, on finit par effacer les détails) le championnat de *Counter-Strike : Global Offensive*. Mais cette fois, Erwan ne parlait ni de désamorcer une bombe au dernier moment, ni de faire exploser par surprise les deux derniers membres de l'équipe adverse. Ce changement de sujet de conversation montrait à lui seul à quel point l'heure était grave. Quand je m'étais assis à leur table, l'ex-champion expliquait que selon lui, la société tout entière s'était trompée d'embranchement à la dernière intersection du multivers. Rien d'irréparable ne s'étant encore produit, il était toujours

temps de rebrousser chemin et de prendre la première à droite pour échapper au cauchemar. Je lui avais demandé s'il avait bien regardé les vidéos du 6 février, s'il pensait vraiment que les meurtres de parlementaires en direct sur YouTube et la mutation de l'essentiel de la police parisienne en milice fasciste étaient un détail de l'histoire. Il avait ri du sérieux avec lequel je prenais ses élucubrations, je m'étais barré en lui assénant que multivers ou pas, l'histoire était une autoroute. Une fois engagé sur un tronçon, il faut rouler jusqu'à la prochaine sortie, c'est comme ça. Éminé était restée avec lui. Les divagations d'Erwan lui faisaient plus de bien que mon angoisse.

Comme je la comprenais.

Toute ma vie, je regretterai de ne pas avoir su trouver les mots. Au lieu de lui parler de mon rêve cet après-midi-là, j'aurais dû lui asséner des faits, la bombarder de captures d'écrans et de gifs malfaisants. Sur les réseaux, les menaces se faisaient chaque jour plus nombreuses et plus précises. Nous étions ciblés. Elle, moi, Erwan, Sarah, Nacéra, Tony, Lassana, et tous les habitants de ce quartier haï depuis des décennies par les contempteurs de la vie telle qu'elle est. Éminé était têtue, mais j'aurais pu lui faire entendre raison. Au lieu de ça, j'ai « fait de la littérature », elle est morte et j'ai survécu.

Depuis trois jours, je revis la scène au ralenti. Les gens tombent, les tables se renversent. Mon amie me regarda

avec ce drôle de sourire qui s'est imprimé en moi pour toujours. Un liquide rouge sort de sa bouche. Je trouve ça bizarre : elle a bu de la bière, pas du vin. Vraiment, les choses qu'on peut penser dans ces moments. Ses genoux ne la soutiennent plus, je la retiens comme je peux, on s'enchevêtre, je me retrouve au sol, sous elle. Absent soudain, comme un gamin qui fait disparaître le monde extérieur en se mettant les mains sur les yeux, je suis devenu sourd et aveugle. Est-ce que j'appartiens encore à cet univers ? Suis-je passé de l'autre côté ? Je ne veux pas le savoir. Au bout d'une éternité, pourtant, deux doigts se posent sur ma jugulaire, un cri s'élève, on m'extirpe de là, couvert de sang mais indemne. Tony me prend en charge, les médecins et les paramédics ont assez à faire avec les blessés. Je suis vivant et ça ne m'apporte aucune joie. Vivant parmi les morts. Comme dans mon cauchemar. Et aussi comme ce type que j'ai rencontré quinze ans plus tôt, au lendemain d'une autre série d'attentats à cinq cents mètres d'ici. Le gars s'était pris une balle dans le bras, mais sa copine y était restée. Tout ça parce qu'à la fin de leur dîner au Casa Nostra, il était rentré dans le restau pour payer à l'instant où les tueurs arrivaient. Il se sentait coupable à en crever. « Je voulais régler la note sans qu'elle s'en aperçoive, tu comprends, éviter la discussion foireuse sur le partage, alors j'ai fait mine d'aller aux toilettes, mais j'ai bifurqué vers la caisse. Le truc auquel j'arrête pas de penser c'est que, vu comment j'étais assis, dos à la rue, si j'étais resté à ma place, aujourd'hui... » Le gars s'appelait Issiaka,

son nom est resté gravé dans ma mémoire. Son nom, et la douleur qui déformait ses traits.

Aujourd'hui, sa douleur est la mienne.

Les cris, le bruit de la mitraille, les soupirs des mourants, les exclamations des tueurs, le fracas des tables, des chaises et des verres, je les ai découverts plus tard avec son binaural et images en 16k streamés par les assaillants avant d'être repris sur tous les réseaux. *La fête aux fdp*, ils ont titré ça, les bâtards. Ça me fait mal mais pas moyen de décoller de l'écran. Pas moyen non plus de répondre à Daphné, ma fille, qui m'inonde de messages. Ni de faire quoi que ce soit d'autre que de regarder cette saloperie de vidéo. On y voit un drone s'approcher et lâcher une grenade sur le checkpoint à l'entrée de la rue Isidore-Ducasse, éliminant d'un coup les miliciens qui protègent l'accès au quartier. On voit ensuite des SUV sortir d'on ne sait où et foncer Chez Gilberte. Les fafs descendre les vitres teintées, sortir les canons des Uzi et abattre sept clients. Les balles perdues atteindre deux institutrices de l'école élémentaire Hector-Malot qui quittaient l'établissement après avoir rangé leur classe, et trois fidèles en *gamis* qui se rendaient à la *salat* de l'après-midi à la salle de prière du foyer malien.

Le visage de Daphné s'affiche à nouveau sur mon portable. Pour la énième fois, je ne réponds pas. Qu'est-ce que je pourrais bien lui dire ? Qu'elle avait raison de

vouloir m'entraîner dans sa fuite ? Que ma meilleure amie est morte pour une IPA et que je ne m'en remettrai jamais ? Que ça ne vaut pas la peine de vivre dans un monde pareil et que j'aurais préféré y passer ? Que je suis soulagé qu'elle se soit réfugiée à Chartres – là où le président Humbert s'est replié avec le gouvernement, les cinq cent soixante-huit députés survivants, les trois cent quarante-huit sénateurs et l'essentiel de la haute administration ; là où réside, ça tombe bien, Sixtine, la nouvelle compagne de Daphné, enfant du pays et élue de la première circonscription d'Eure-et-Loir – mais que je n'arriverais jamais à me faire à l'idée qu'elle partage sa vie avec une ex-animatrice de talk-show décérébrant devenue députée d'Égalité, le parti présidentiel ? Qu'à cinquante kilomètres de la première ligne de front, elle ne peut rien comprendre à ce que nous vivons ici ?

Rien de rien.

Une conversation entre nous ne servirait qu'à creuser un peu plus un fossé dont je me demande parfois s'il sera possible de le combler. Et puis, Tony lui a déjà tout dit. Elle sait par quel miracle on a survécu : moi protégé par le corps d'Éminé, lui par un fût de Chouffe. Que Sarah, qu'elle a tant aimée, est partie. Ça fait beaucoup à encaisser, même si ma voix a toujours eu un effet apaisant sur elle et qu'elle en a besoin aujourd'hui comme au jour de la mort de sa mère, il y a vingt-cinq ans, lui parler est au-dessus de mes forces. Tout ce que j'arrive à faire, c'est visionner en boucle cette vidéo et celles qui continuent d'apparaître. Rien d'autre n'est possible : faire le tour de l'abomination, en explorer chaque

recoin. S'injecter la mort en perf. Atroce, nécessaire, incompréhensible.

Les assaillants appartenait au « Groupe de Choc ». D'après leur description de profil, il s'agit de la formation d'élite de la Ligue française. Ils sont peut-être doués pour tirer sur des civils mais côté stratégie, c'est pas vraiment ça. Après avoir liquidé les habitués du bar (qui étaient à l'image du quartier : ingénieurs du son, peintres en bâtiment, scénaristes en devenir, plombiers et dealers de *weed*), puis les instits et les muzz, ils ont traversé la rue pour s'attaquer à leur véritable objectif : la Fourmi Électrique. Dès les affrontements de début d'année, ce fleuron de la politique culturelle de la mairie de Paris a été réquisitionné par les « islamo-wokistes » qui en ont fait leur QG. Quinze miliciens suprémacistes blancs y sont emprisonnés depuis trois mois. C'est pour les libérer que leurs camarades du Groupe de Choc ont entrepris cette opération commando.

À leur arrivée, la grille en métal ouvragé de la Fourmi était ouverte. Mais pour atteindre le bâtiment principal, ils devaient parcourir à découvert une allée longue d'une dizaine de mètres. Les assaillants pensaient avoir ouvert le passage à coup de grenades et de fumigènes, mais, cachés dans les étages supérieurs, les snipers wokistes les ont laissés avancer avant de mettre en marche la soufflerie géante – il y a des avantages à s'installer dans une salle de spectacles polyvalente et à compter en son sein une majorité d'intermittents. Une fois les fumées dissipées et le drone fracassé, il ne leur restait plus qu'à

faire des cartons comme à la foire. La vidéo siglée GC s'arrête à ce moment, dans un basculement de caméra. Sur l'image figée, une phrase s'inscrit en hommage aux *combattants morts pour le redressement national, leur sacrifice ne sera pas vain, la vengeance ne tardera pas*, des conneries du genre.

Jusqu'à hier soir, c'est tout ce que l'on pouvait voir de l'attaque, mais à quatre heures du matin, les « afro-muslims » de la brigade Mansa Moussa (un groupe armé membre du Front uni, aux côtés des wokistes, des Guerriers de l'Eau poitevins, des Fédéralistes ariégeois, et d'autres milices disséminées sur tout le territoire) ont répliqué en mettant en ligne leurs images de l'assaut. Comme chez les ligueurs, il s'agit d'un plan-séquence filmé par un drone. Une vingtaine de types armés sortent en trombe du foyer malien et cueillent sur le trottoir sept suprémacistes qui sont parvenus à fuir la Fourmi Électrique.

Jamais je n'aurais imaginé éprouver de la joie à voir souffrir quelqu'un. Pourtant, depuis que j'ai découvert cette séquence, alors qu'elle n'avait encore que cinq cent sept vues, et que déjà, dans les commentaires, les ennemis s'agonissaient d'injures et échangeaient des méthodes de torture comme s'il s'agissait de variantes de recettes sur *marmiton.org*, je ne cesse d'y revenir. Comme le disait parfois mon père, le soir, quand, en revenant du boulot, il revêtait sa djellaba, se servait un whisky et s'asseyait dans son fauteuil : « *Wallaye*, ça fait du bien ! » Au bout de deux minutes quinze,

quatre assaillants gisent sur la chaussée. Les trois survivants sont à genoux, les mains derrière la nuque. Deux miliciens – un wokiste et un afro, qui, j'en suis presque sûr, est Lassana, le meilleur ami d'enfance de Daphné – les bâillonnent avec du Gaffer. Jusque-là, les islamo-wokistes s'étaient efforcés de traiter leurs prisonniers conformément au droit de la guerre, mais il suffit de voir la brutalité avec laquelle les captifs ont été traînés dans leur QG pour comprendre que ce temps est révolu. Mes dents se mettent à grincer. J'éteins l'écran, ferme les yeux. En pensée, je traverse la rue et me réincarne en bourreau.

Faire souffrir, faire du mal. Attraper des tenailles, un tournevis, deux fils électriques dénudés, une perceuse, n'importe quoi. Creuser la chair, la fouailler à perdre la raison. Percer un chemin dans l'inconscient de ce salopard de ligueur, une longue traînée de douleur. Devenir un héros maléfique à la Thomas Harris, à la Lautréamont, à la Stephen King. Le rendre fou ce bâtard, ce salaud, cet assassin. Ou plutôt, s'arrêter juste avant. Je le veux conscient. Il a tué ma meilleure amie, le sel de la terre. Il a assassiné Sarah qui était comme ma fille. Ces minables se sont exclus de l'humanité en liquidant de paisibles buveurs de bière du 11^e arrondissement, des darons en *qamis* et des instits. Des instits, putain ! Tu respectes même pas ça ? Ils méritent ce qui leur arrive. Le temps de la justice est passé.

Les yeux toujours fermés, les dents toujours grinçantes, je jette par-dessus bord l'état de droit et la philosophie des Lumières, Human Rights Watch et Amnesty

International. Cela m'apaise, je m'allonge sur le canapé. Tony doit bientôt arriver. Il me tient à bout de bras depuis l'attaque. Il a les clés et débarque à toute heure pour me nourrir, discuter, me forcer à prendre une douche.

Je ne sais plus où je suis ni combien de temps j'ai dormi. Tony est assis dans le fauteuil à côté de moi, une expression douloureuse sur le visage. Hier, c'est lui qui me remontait le moral mais là, quelque chose s'est passé. Je l'entends marmonner en égrenant un chapelet ; ce simple fait est plus qu'inquiétant. Tony Amsellem n'a jamais été tenté par aucune religion. Son père est vaguement juif, sa mère à peine chrétienne, et il s'est toujours tenu à distance respectueuse de l'islam de ses potes. Quand ma fille l'a largué, il a abandonné ses études de kiné pour se réfugier dans la *weed*, le Jack et la MD, pas la spiritualité. À l'époque, c'est moi qui l'ai ramassé à la petite cuillère. Pendant six mois, il habitait quasiment ici. Il s'était découvert une passion pour le hacking et passait ses nuits à cracker pour le fun et le fric des sites ultra-secrets. Jusqu'à ce que, par un retournement inattendu, Sarah le remette sur les rails en lui proposant de reprendre Chez Gilberte avec elle. Il avait investi tous ses bitcoins dans l'affaire et bien lui en avait pris : six mois plus tard, un de ses camarades se faisait serrer par le FBI pour une opération à laquelle il avait failli participer.

Je m'assieds, bois une gorgée d'eau sans que cela interrompe sa scansion. Je finis par comprendre ce qu'il

fait. L'un après l'autre, il récite les prénoms des morts, toujours dans le même ordre. Les sept victimes du bar, d'abord : Ahmed, Éminé, Sarah, Gilles, Océane, Kevin et Coumba ; les deux instits ensuite : Denise et Fatima ; les trois fidèles enfin : Mamadou, Bocar et Tijani. Une fois arrivé au bout, il reprend depuis le début. Mes lèvres aussi se mettent à psalmodier. Une évidence, l'invention d'un rite. *Ahmed, Éminé, Sarah, Gilles, Océane, Kevin, Coumba, Denise, Fatima, Mamadou, Bocar, Tijani.* Quand on arrive à Sarah, la voix de Tony se noue. Sarah, sa rivale devenue son associée et sa meilleure amie, après que, incapable de choisir entre son amante et son amant, ma fille les a abandonnés tous les deux il y a six ans pour partir dans la Silicon Valley. *Ahmed, Éminé, Sarah, Gilles, Océane, Kevin, Coumba, Denise, Fatima, Mamadou, Bocar, Tijani.* J'en connaissais la plupart de vue. Normal, depuis le temps que j'habite le quartier. Répéter leurs prénoms me soulage et me fait du mal. Rend la perte réelle. Incommensurable. *Ahmed, Éminé, Sarah, Gilles, Océane, Kevin, Coumba, Denise, Fatima, Mamadou, Bocar, Tijani.* Le massacre des innocents, on s'y habitue à quel moment ? La chute, la déréliction, tout qui s'effondre autour de soi, quel sens on donne à ça ? Les chairs éclatées, les destins brisés, on fait comment hein, pour les digérer ? *Ahmed, Éminé, Sarah, Gilles, Océane, Kevin, Coumba, Denise, Fatima, Mamadou, Bocar, Tijani.* On ne nous a jamais appris à faire avec la guerre. Trop de générations qu'elle n'avait pas sévi par ici. Alors on se raccroche à ce mantra,

comme s'il allait ouvrir un chemin. *Ahmed, Éminé, Sarah, Gilles, Océane, Kevin, Coumba, Denise, Fatima, Mamadou, Bocar, Tijani*. Me reviennent les histoires que racontaient ma mère, ma grand-mère et toute la famille des Pyrénées. Les topinambours, les rutabagas. *Achtung* et *Schnell*, les deux mots d'allemand qu'il fallait apprendre si l'on voulait survivre. Les collabos, les tondues. Maman, qui a survécu par miracle à un bombardement et marchait hagarde dans les rues du Havre à la recherche de ses parents. Elle avait six ans. *Ahmed, Éminé, Sarah, Gilles, Océane, Kevin, Coumba, Denise, Fatima, Mamadou, Bocar, Tijani*. Pour moi, le calvaire vécu par ma mère était aussi mythologique que l'*Odyssee*. Aucun rapport avec la réalité de mon existence d'enfant des *seventies*. Les Allemands étaient partis, les colonies avaient disparu. Cuisine en Formica, corn flakes au petit déjeuner, Venilia sur les murs, la modernité qui recouvre la barbarie. La prospérité s'affichait avec son insolence tranquille. *Ahmed, Éminé, Sarah, Gilles, Océane, Kevin, Coumba, Denise, Fatima, Mamadou, Bocar, Tijani*. La guerre était réservée aux Jaunes, aux Noirs, aux Bronzés qui s'invitaient le soir à la télé. Et même si souvent, ils avaient la même tête que moi, je les voyais comme constitués d'une autre essence. *Ahmed, Éminé, Sarah, Gilles, Océane, Kevin, Coumba, Denise, Fatima, Mamadou, Bocar, Tijani*. Les autres, en vrai, ça n'existe pas.

Un silence synchrone tombe sur la pièce. Un peu gênés, on se regarde et Tony se met à parler.

- Je les ai vus.
- Qui ça ?
- J'en avais besoin, je ne pouvais pas rester comme ça à ruminer. Il fallait que je les voie en face. Alors j'ai demandé à Erwan de m'y amener. Nacéra l'a nommé capitaine depuis qu'il s'est distingué dans la défense de la Fourmi, je t'ai pas dit ?
- Attends, il y a des grades, maintenant, chez les islamo-wokistes ?
- Tout change tout le temps. Déjà, ils s'appellent les « ewoks », comme dans Star Wars. Ça va plus vite et ça rassure les enfants. Et Nacéra s'est rebaptisée. C'est la sous-commandante Nacéra, maintenant. Histoire de rappeler qu'elle n'est au-dessus de personne, mais au service du peuple. Elle a annoncé ça hier au belvédère de Belleville, à la fin de la cérémonie d'hommage aux victimes de l'attaque. C'est en référence à une rébellion du siècle dernier en Afrique ou en Amérique du Sud, je ne sais plus trop.

Il y a dix-huit mois encore, Nacéra Mokadem, brillante ingénieure en intelligence artificielle, était cheffe de projet chez InGirum, le géant du jeu vidéo *made in France*. Son domaine de prédilection était l'heroic fantasy. Sa réincarnation en avatar féminin du sous-commandant Marcos est un sacré retournement. En même temps, je la comprends. Pour mener la révolution du nouveau millénaire, mieux vaut s'inspirer des révoltés mexicains que de Bilbo et Gandalf. Dans les années 1990, avec les communautés indigènes du Chiapas, la région la plus

déshéritée du pays, Marcos avait mis sur pied l'Armée zapatiste de libération nationale, un mouvement rebelle qui a réussi à arracher au gouvernement l'autonomie d'une zone grande comme la Bretagne ; une utopie anticapitaliste, écologiste et féministe pro-queer qui résiste depuis quarante ans au pouvoir central comme aux narcos. Nacéra a placé la barre très haut. Reste à espérer qu'elle se montre digne de son inspirateur. J'ai encore du mal à m'habituer à son nouveau rôle. Au café, elle faisait partie du décor, parlant de *gaming* et jamais de politique. Jusqu'au jour où une de ses collègues s'est suicidée après avoir appris que son violeur de chef avait été blanchi par le patron de la boîte et qu'elle écopait d'un blâme pour accusation infondée. Nacéra avait mené un combat acharné contre cette décision inique, allant jusqu'à séquestrer avec quinze collègues le directeur, ses deux adjoints et la DRH. Elle avait été licenciée avant de passer en jugement. Le procès avait tenu en haleine le pays durant trois semaines. Elle s'en était tirée avec du sursis mais l'histoire avait fait d'elle une vedette nationale et scellé son engagement. Et puis, elle avait disparu. Selon les rumeurs, elle aurait été aperçue dans les maquis sankaristes du Burkina, chez les néo-lulistes du Brésil ou avec une toute nouvelle milice écoféministe kurde de Syrie. Le 10 février dernier, quatre jours après l'attaque de l'Assemblée par la Ligue française et ses alliés de la police, Nacéra avait refait surface de la manière la plus spectaculaire qui soit. En Île-de-France et aux alentours, les combats diminuaient d'intensité et les lignes de front se stabilisaient. Égalité, le parti présidentiel – qui avait

dû créer sa propre milice vu que 90 % des policiers s'étaient métamorphosés en ligueurs et que l'armée et la gendarmerie restaient officiellement neutres de peur d'imploser tant les tensions internes étaient fortes – contrôlait l'ouest de Paris, la majeure partie des Yvelines, le sud des Hauts-de-Seine, l'essentiel de l'Essonne, le sud de la Seine-et-Marne ainsi que l'Eure-et-Loir. Le Front uni s'était lui solidement installé dans l'est et le nord de la capitale, en Seine-Saint-Denis, dans le Val-de-Marne, dans certaines portions du Val-d'Oise et de la Seine-et-Marne. Dans les Yvelines, il contrôlait Mantes-la-Jolie et Trappes. Sartrouville en revanche lui échappait, seule zone du territoire national à être tombée sous la coupe d'une faction djihadiste. Quant à la Ligue française, créée début 2028 par des cadres dissidents des trois principales formations d'extrême droite, elle s'était constitué un fief solide à Versailles dont elle avait, par nostalgie monarchiste et anti-communarde, fait sa capitale. Pour le reste, la plus grande partie de ses troupes se trouvaient dans un arc qui reliait la Picardie à la Normandie. Bien que d'autres régions de France aient connu des affrontements sporadiques, notamment autour de certaines retenues d'eau, les combats les plus violents se déroulaient autour de la capitale. Comme cent soixante ans plus tôt, au moment de la Commune, c'était ici que tout se jouait. Et la Situation n'aurait de solution que le jour où le président Humbert déciderait de s'allier avec l'un des deux camps. Pour l'instant, il était trop tôt pour envisager une telle issue. Et Nacéra renvoyait dos à dos ses adversaires même si,

sur le terrain, les seuls véritables affrontements avaient lieu entre wokistes et ligueurs. Elle n'avait rien d'une commandante au sens militaire du terme, mais, du fort d'Aubervilliers au pont de Bezons, elle était présente sur le terrain. Pour ses partisans, elle personnifiait la justesse de la cause.

Béret guévariste sur la tête, treillis vert olive et foulard rouge autour du cou, elle avait prononcé place de la République un discours retentissant devant des dizaines de milliers de Parisiens et était instantanément devenue la dirigeante la plus en vue de la FIWIF, la Fédération des Islamo-Wokistes d'Île-de-France. Bien qu'athée déclarée, c'est elle qui avait choisi le nom du mouvement en citant ironiquement Jean Cocteau : « Ce que le public te reproche, cultive-le, c'est toi. » C'était le moment qui m'avait le plus impressionné dans son discours. Pour être capable de faire applaudir un écrivain dandy mort depuis soixante-dix ans dont l'écrasante majorité de l'assistance n'avait jamais entendu parler, il fallait avoir l'étoffe d'une leadeuse.

– Hey, Kamel, tu m'écoutes ? (Mince, Tony, je l'avais oublié.) Je te disais qu'Erwan ne se sent plus. Il est redevenu aussi frimeur qu'il y a quinze ans. Il était fier de m'amener dans la cellule. Pourtant, ça puait et le spectacle était abominable. Les mecs sont couverts d'ecchymoses, leurs yeux ne se ferment plus. Ils demandent pitié ou alors qu'on en finisse. C'était affreux, mais c'était bon. Sur le moment, en tout cas. Je les regardais et je pensais à Sarah, à Éminé, aux autres.

Je me disais qu'il fallait que les assassins souffrent encore. Je suis un monstre, tu crois ? Bref, Erwan a attrapé un instrument, je ne sais pas ce que c'était mais je me suis senti mal ; il a rigolé et a demandé à un garde de me faire sortir. Pendant qu'on remontait, j'ai entendu un cri. Je l'ai encore dans les oreilles. L'ewok qui me raccompagnait était dans le même état que moi, on a discuté et il m'a filé ce chapelet. Douze grains, comme le nombre de victimes, j'ai pris ça comme un signe. Tu comprends, Kamel ? Dis-moi que tu me comprends.

Tout ce que je comprenais, c'est que je voulais à mon tour traverser les cercles de l'enfer. Voir ce que Tony avait vu, sentir la puanteur, entendre l'effroi. Affronter le mal et si je devais sombrer, eh bien soit. À tout prendre, l'enfer valait mieux que les limbes. Au moins, on était quelque part.

– Amène-moi là-bas.

– Quoi ?

– Amène-moi à la Fourmi Électrique, c'est tout. J'en ai besoin aussi.

– Kamel, je t'assure, tu vas le regretter. Et moi, je ne peux pas être responsable de ça. Je ne me le pardonnerai jamais. Ta fille ne me le pardonnera jamais.

Vie sentimentale inexistante, vie sexuelle limitée. Après sa rupture avec Daphné, il n'avait jamais réussi à tourner la page. C'est triste mais ce n'est pas le sujet. Qu'il se démerde avec sa conscience et son romantisme. Je me lève, j'attrape les clés. Tony sur les talons, je dévale l'escalier. Il parle et parle et parle mais je ne l'entends

plus. Une seule pensée occupe mon esprit. Je me jette dans la rue écrasée de chaleur, pour m'arrêter net. Je vacille. Il me rattrape de justesse, me ramène doucement à l'ombre. Le bar, le trottoir. C'est la première fois que je sors de chez moi depuis l'attaque.